

LES JUMEAUX DE JANS

La chronique de Jans rapporte qu'au sixième siècle, deux diacres du nom de Dulien et de Dulcien sauvèrent le pays d'une invasion de barbares en cachant la population dans les forêts. Pris par la troupe des envahisseurs, ils endurèrent le martyre sans révéler la cache où se tenaient les hommes, les femmes et les enfants que Dieu avait confiés à leur garde. Ils furent fouettés à la Foie, mis en tas au Miltais et trépassèrent au Trépas. Aujourd'hui, une chapelle marque le souvenir de leur sacrifice. On dit aussi que la fontaine où leurs têtes furent jetées soigne la "rashe", maladie de peau des enfants. Aujourd'hui, Dulien et Dulcien continuent à protéger le pays de Jans. Ils y reviennent chaque fois que cela est nécessaire.

Ils venaient d'où viennent les légendes, d'aussi loin que la mémoire, du fond de la nuit des temps où naissent les rêves et les terreurs enfantines. Le vent du Nord soufflait sur la lande de Chanteloup, du côté de Coisbrée. Il faisait un temps à se saouler ou à faire des enfants. Les nuages en troupeau montaient à l'assaut du ciel de Rennes à Nantes, comme autrefois les bandes de barbares. Ils se taisaient. La plainte du vent dans les arbres les accompagnait. Ils marchaient d'un pas égal sur les grands chemins de

pierres qui percent les haies et longent les follières des champs. Leurs longs manteaux de toile noire tombaient jusqu'à leurs chevilles, maculés de boue et d'herbes collées. L'un et l'autre portaient un chapeau rond à bord étroit. Ils s'arrêtèrent ensemble au croisement des Quatre Routes et jetèrent un même regard au clocher qui défiait le ciel. C'était bien le pays de palis gris-bleu, aujourd'hui comme hier.

— C'est par là, dit Dulcien.

— C'est par ici, approuva Dulien.

Les deux hommes se ressemblaient comme les jumeaux d'un même œuf avec leur barbe et leurs cheveux longs, toutefois Dulcien avait les yeux noirs comme la douceur du sommeil de la nuit. Dulien les avait bleus comme les anciennes douleurs que réveille le matin. Ils entrèrent au village à l'heure où les chiens hurlent dans les cours de fermes. La place était déserte tout autour de l'église. Ils poussèrent la porte d'un café à l'enseigne de l'Escarpolette où la lumière filtrait. On les accueillit comme on accueille les étrangers, avec un sourire qui était une question muette.

— Nous avons beaucoup marché et nous sommes fatigués, dit Dulien.

— Nous avons faim et nous aimerions souper, ajouta Dulcien.

On les fit entrer dans une grande salle un peu en sous-sol où l'on accédait par quatre marches de pierre bleue.

Habituellement, les conversations se taisaient à leur arrivée dans ces lieux de campagne où se réunissaient les gens des pays, tous frères, cousins ou amis et

qui se connaissaient de longue date. Elles reprenaient dès que les étrangers étaient installés, d'abord faiblement, et s'enflaient peu à peu à mesure qu'on oubliait leur présence ou qu'on s'y habituaît. Ici, bien que la salle fût remplie aux trois-quarts, personne ne causait. Deux groupes d'hommes et de femmes avaient pris place aux deux extrémités de la grande salle, laissant au centre un vaste espace vide qui ressemblait à une frontière où les étrangers s'installèrent. Sur toutes les tables les verres étaient pleins du Muscadet jaune qui délie les langues et fait fuser les rires et les histoires. Une serveuse s'employait à les remplir dès que la sécheresse menaçait, et pourtant le silence le plus parfait régnait dans la salle. C'était un vilain silence lourd et poisseux, un silence comme une bulle qu'un maladroit, d'un mot malheureux, aurait pu faire éclater, un silence comme une bombe, un de ces silences dont on dit parfois qu'ils précèdent les tempêtes. Seul le cliquetis des couverts de Dulien et de Dulcien sur le bord de leurs assiettes le troublait de temps à autre.

Ils burent et mangèrent, fort bien ma foi, et s'essuyèrent les lèvres du coin de leur serviette.

— Y a-t-il quelque place en ce pays où nous pourrions passer la nuit, interrogea Dulcien à la fin de son repas ?

— Hélas, répondit le cuisinier venu s'enquérir de la satisfaction de ses clients, j'ai bien peur que vous ne deviez marcher jusqu'à Nozay pour trouver un hôtel. Il n'y en a pas ici.

— C'est qu'il est bien tard et que le ciel est plein, s'excusa Dulien. Nous avons entendu l'orage, tout à l'heure, sur la route.

Comme pour confirmer ses dires, un coup de tonnerre ébranla jusqu'aux vitres de l'Escarpolette et des trombes d'eau se mirent à tambouriner aux carreaux. Une femme se leva alors d'un bout de la pièce.

— Dame ! Il ne sera pas dit qu'on laissera dehors les voyageurs sous la pluie. Ceux qui savent vraiment le pays savent aussi que les journaliers et les cherche-pain ont toujours eu droit chez nous à l'écuelle de soupe. On vous trouvera une grange où vous serez à l'abri.

Elle avait à peine fini sa phrase qu'une autre femme, à l'autre bout de la salle, s'était levée à son tour.

— Une grange ? La belle auberge ! s'exclama-t-elle d'une voix forte. Et tu les ferais coucher sur une ruée de jannaille comme tes bêtes ? Ces messieurs trouveront chez nous une chambre et un lit, comme il sied aux humains. Vous n'avez pas, vous autres, le privilège de l'hospitalité.

Comme elle avait appuyé sur le "vous autres", les hommes, de part et d'autre serrèrent les poings tandis que certain cherchaient leurs couteaux au fond de leurs poches.

— Guette donc que le nez te branle, reprit la première piquée au vif, de jouer les saintes à présent, toi qui refuserais un bout de pain à ton cousin !

— Et toi à ton frère, répliqua l'autre.

Deux hommes se levèrent.

— Mes amis, mes amis, fit alors Dulcien, celui qui avait les yeux noirs et doux comme le sommeil mérité, ne vous fâchez pas pour nous ! Nous ne savons rien des querelles qui vous opposent et n'en voulons rien savoir. Vous êtes certainement les uns et les autres aussi hospitaliers qu'on l'est au naturel dans ce pays. Pour ne peiner personne, nous nous séparerons, mon frère et moi. Il logera chez les uns, je logerai chez les autres et, demain, ensemble, nous vous remercierons tous.

C'était la sagesse même et nul ne put y contredire. Ainsi, quand l'averse eut faibli, Dulcien partit d'un côté et Dulien de l'autre. Ils convinrent de se retrouver au matin au lieu dit de la chapelle du Trépas.

Le lendemain, Dulien, celui qui avait les yeux bleus comme les anciennes douleurs que le matin réveille, arriva au lieu du rendez-vous peu de temps après le soleil. C'était des deux frères le plus matinal. En fait de chapelle, il découvrit un bosquet d'arbres et de ronces enchevêtrés où l'on distinguait à peine les restes de vieux murs éboulés. Il en fit le tour et, descendant le chemin sur une centaine de mètres vers le ruisseau qui coulait en contre-bas, il trouva une fontaine, elle aussi envahie par la végétation. Il s'y désaltéra et entreprit de laver avec un linge ses pieds fatigués et meurtris par le frottement de ses chaussures. L'eau de la fontaine était claire et douce comme les eaux amies de l'argile. Elle calma les brûlures de sa peau aussi efficacement

que l'eût fait un onguent. Le ciel lavé par l'orage était aussi bleu et calme que les yeux de l'homme. Il se sentait bien. Il sourit à son frère qui venait à sa rencontre.

— Bien le bonjour, mon frère, lança-t-il d'une voix gaie. Si vous fûtes reçu chez vos hôtes comme je le fus chez les miens, je gage que vous avez passé une des meilleures nuits de votre existence.

— La meilleure, à n'en point douter, lui répondit Dulcien dont les yeux noirs trahissaient encore des restes de rêves. On me donna un lit si profond, si moelleux et si doux qu'y fermer les yeux ressemblait à un péché.

— Le mien ressemblait à une rivière, reprit Dulien, une rivière de plume où j'ai dormi plus heureux que dans le ventre d'une mère. Dieu, que les gens de ce pays sont aimables !

— Dieu que les gens de ce pays sont aimables, approuva Dulcien.

De part et d'autre, on avait poursuivi la veillée une paire d'heures avec les étrangers. On avait parlé de la vie du pays et conté des histoires d'autrefois. Dulien rapporta à son frère le défilé de carnaval où un homme déguisé en femme tirait derrière lui un ami enfermé dans une cage à cochon. Dulcien connaissait l'histoire : celui qui jouait le cochon avait été son hôte. Il relata à son tour comment, un jour de rogations pour la pluie, on avait laissé tomber le Jésus au fond de la fontaine. La fureur du curé et la corde qu'il avait fallu quérir pour sortir le crucifix comme un poisson du Don, Dulien connaissait tout cela, son hôte était de la petite troupe des paroissiens. Tout ce qui avait fait l'objet d'histoires et de rires chez Dulien avait fait l'objet de rires et d'histoires autour

de Dulcien. On avait évoqué les heurs et malheurs de la Saint-Michel de Jans où les uns s'étaient illustrés comme avant-centre et les autres dans les buts (ou le contraire), les voyages de la Pastourelle, d'Angleterre en Finistère avec les coiffes, les costumes et la musique sous la baguette du François. Les anciens avaient évoqué les temps anciens avec les mêmes mots de patois, parlé des mêmes moulins et de la farine blanche qu'on allait chercher dans la nuit, au temps sombre des Allemands. Ils avaient entendu les mêmes mots, dans les deux maisons ennemies, la même musique qui mouille les voyelles comme la pluie rince les haies dans les pays où souvent tombe de l'"iaeau". C'était la même nostalgie dans les yeux des vieux qui parlent du temps où les temps étaient plus durs, mais qui savent bien au fond d'eux-mêmes que le temps le plus dur est celui où l'on a plus vingt ans.

Le même silence soudain était tombé quand Dulien et Dulcien avaient tenté de percer les raisons de l'étrange climat qui régnait la veille à leur arrivée à l'Escarpolette.

— Ils nous ont fait trop de mal, dirent les uns.

— Ils nous ont fait trop de mal, dirent les autres.

D'où venait donc que la moitié du pays était montée contre l'autre au point de ne plus lui adresser la parole ? Quel drame, quelle trahison avait bien pu conduire à opposer ceux qui naguère allaient ensemble au boudin, à fâcher le neveu avec son oncle, le cousin avec son cousin et le frère avec son frère ? Ni Dulien, ni Dulcien n'en avait la moindre idée et les jumeaux en étaient tout désolé dans le matin bleu.

— N'y pensons plus, soupira Dulien. Tout ceci ne doit pas être bien grave. D'ailleurs, une fête se prépare. En sortant de la ferme où j'ai passé la nuit, j'ai vu dans un hangar une charrette décorée de fleurs et de couleurs. C'est pour dimanche, m'a-t-on dit. La kermesse réunira tout son monde.

— Tu as sans doute raison, enchaîna Dulcien. J'ai vu moi aussi chez mes hôtes un char magnifique et prêt à défiler. Demain dimanche, sur le près Martin, tout le monde dansera sur la même musique.

— Sur le près Martin, demanda Dulien avec une inquiétude soudaine ? On m'a parlé à moi du près David.

Ils n'eurent pas besoin d'en dire plus pour comprendre que chez les gens de Jans se préparaient deux fêtes. Ainsi, même la joie et le plaisir étaient devenus objets de rivalité.

— Quelle misère, soupira Dulien. On ne peut rien y faire.

— Quelle misère, soupira Dulcien. On ne peut pas se mêler de ce qui ne nous regarde pas...

C'était des mots pour causer, pour emplir le silence et cacher la peine car, en une soirée, Dulien et Dulcien s'étaient pris d'affection pour ceux qui les avaient si étrangement, mais si chaleureusement accueilli chez eux. Ils ne pouvaient se résigner à l'idée de frères séparés.

Comme ils arrivaient à l'entrée du village, un homme qui sortait de l'école adressa un grand bonjour à Dulcien. Il n'eut pas un regard pour Dulien.

Sur la place du bourg, une femme qui sortait de l'épicerie gratifia Dulien d'un aimable sourire. Elle n'eut qu'ignorance pour Dulcien. Les jumeaux désemparés entrèrent d'un même pas dans l'église. A défaut de solutions, c'est un lieu où l'on trouve parfois un calme propice à la méditation.

Trois saints de bois trônaient au fond du chœur. Le premier portait de riches habits d'évêque, le second semblait un pauvre hère au visage maigre, mais c'est le troisième qui retint leur attention. Il brandissait au ciel un couteau de boucher et Dulcien le doux s'étonna.

— Qu'est-ce que c'est que ce saint avec son coutelas d'égorgeur ?

— C'est saint Barthélémy, le renseigna Dulien le douloureux. La légende veut que, de son couteau, il coupe les orages et protège ainsi les cultures, les bêtes et les gens.

Dulcien fronça le sourcil. L'orage de la veille ne les avait pas épargnés. Il se souvenait avoir appris qu'autrefois de forts bons catholiques avaient fait égorger nombre d'enfants protestants le jour de la fête de ce Barthélémy-là. Il avait fallu plus d'un siècle pour qu'enfin à Nantes, par un édit resté célèbre, on raccommoât les dégâts de ce couteau-là.

— Eh ! la lame a dû lui glisser des mains et il a coupé le pays en deux. Bien malin celui qui saura aujourd'hui comment le rabibocher.

Ils se turent tous les deux et leurs pensées jumelles se trouvèrent dans le silence.

— Voici ce que nous pourrions peut-être faire, chuchota Dulcien à l'oreille de son frère.

Dulien sourit et acquiesça. On les vit l'un et l'autre, un peu avant midi, quitter le pays vers le Sud et passer la Galotière. On les oublia pour se remettre à ses importantes querelles.

Le lendemain matin qui était le dimanche prévu pour la fête, aux premières heures du jour, l'homme chargé de tirer avec son tracteur la charrette décorée explosa une litanie de bleus à faire rougir tous les diables de l'enfer. Le char avait disparu. Il crut que l'écho lui renvoyait ses blasphèmes. C'était en réalité un autre gars de Jans, dans une autre grange, qui venait de faire exactement la même découverte.

Ah ! Les salauds, ragea-t-on de part et d'autre. Branle-bas de combat. Cette fois-ci, c'en était trop. On fit sonner les téléphones, on envoya des estafettes, on sortit les fusils, les fourches, les pioches et les bâtons. On allait voir ce qu'on allait voir ! Même les femmes, d'ordinaires plus raisonnables que leurs hommes en ces affaires se sentirent prises par la folie guerrière et rêvaient d'en découdre. Va falloir que ça saigne ! Les enfants sortirent de leurs coffres à jouets les pistolets à plombs, les arcs et les frondes pour ne pas être en reste. Pour qui on nous prend ! Leurs yeux brillaient de plaisir à l'idée de la grande bataille qui se préparait et qui leur donnerait enfin l'occasion de rejoindre le monde des grands. Pas de quartier ! Heureusement, un reste de bon sens fit admettre aux uns et aux autres que l'affaire était trop risquée pour y engager les gosses. Qui ferait tourner la boutique si le père restait au champ d'honneur ? On consigna les enfants et les

mineurs dans les maisons. Interdiction formelle d'en sortir avant le retour triomphal du char. Et pas de rouspétance. Ils obéirent à regret tandis que la troupe des hommes et des femmes se mettait en route.

De la Grand-Ville, de l'Onglée, de l'Epine et du Trigouet, il en venait de tous les côtés. Le bruit formidable de leur pas sur les routes roulait comme un orage rebelle au couteau de saint Barthélémy. Les deux armées prirent position avant midi sur le terrain de football, là où naguère on avait fraternellement combattu ensemble ceux de Guémené, de Derval et de Marsac.

— Rendez-nous le char que vous nous avez volé, cria le chef des uns à l'adresse des autres.

— Rendez-nous le char que vous nous avez dérobé, cria le chef des autres à l'adresse des uns.

Il y eut un moment de flottement. Les plus excités poussaient à engager le combat sans attendre mais, respectueux des lois de la guerre moderne, on décida de laisser une petite chance à la négociation. Les deux troupes s'installèrent donc de part et d'autre de la pelouse tandis que les chefs prenaient place de chaque côté de la ligne du milieu de terrain.

C'est alors qu'à la périphérie de la commune, Dulien et Dulcien ébranlèrent les chars subtilisés pendant la nuit. Le premier arriva de l'Ouest de Treffieux et passa l'Abeille, les Rivières et Quillevrant par la Grand-Ville. Le second s'occupa de l'Est

et du Nord, du Landai au Patis et de Bon-Accueil aux Planchettes. Comme ils passaient devant les maisons et les fermes, les enfants et les jeunes sortaient avec des cris de joie. "On a gagné ! On a gagné !" Ils étaient tous tellement heureux, tellement contents et si tant fiers de leurs parents qu'à aucun moment ils ne réalisèrent que les enfants des uns criaient victoire à l'unisson des enfants des autres. Puisque le char qu'ils suivaient était le leur - ils le reconnaissaient bien -, aucun doute n'était permis. " On a gagné ! On a gagné !" On rangea les pistolets à plombs, les arcs et les frondes pour sortir les flûtes, les guitares, les accordéons et les bombardes. On emporta dans des paniers les victuailles préparées par les mères pour le repas de kermesse.

Pendant ce temps-là, sur le terrain de foot, le temps des palabres tirait à sa fin.

— On ne peut pas causer avec vous, dit le chef des uns. Vous l'aurez bien cherché.

— On ne peut pas vous faire confiance, dit le chef des autres. Vous l'aurez bien mérité.

Il y eut un silence et, dans ce silence d'avant la bataille, chacun put entendre la mélodie d'une pastourelle opportunément poussée par le vent, là-bas, du côté de l'île du Gué. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Soupçonnant un nouveau coup tordu de l'ennemi, les deux troupes marchèrent vers la musique d'un même mouvement.

Les deux chars étaient là, côte à côte, si parfaitement semblables qu'il était impossible de distinguer lequel appartenait aux uns et lequel appartenait aux autres. Tout autour, les enfants et les jeunes célébraient la victoire d'une bataille qui n'avait

heureusement pas eu lieu. Au spectacle des gamins des uns et des autres s'amusant ensemble - il y avait même derrière un arbre un garçon des uns qui embrassait une fille des autres mais personne ne les vit - les mères baissèrent les armes les premières. Au souvenir des fêtes d'antan, celles du temps où l'on faisait la bringue ensemble, les anciens suivirent estimant qu'il ne leur restait pas assez de temps pour vouer à des copains une haine éternelle. Un fût de muscadet suffit à sceller la réconciliation des hommes.

A l'écart de la fête, Dulien et Dulcien souriaient.

— C'est tout de même étrange qu'ils aient construit les uns et les autres exactement le même char, s'étonna Dulien.

— C'est parce qu'ils se ressemblent, répondit Dulcien.

— Mais alors, pourquoi ces disputes, continua Dulien.

— C'est parce qu'ils se ressemblent, répéta Dulcien. Quand les hommes s'opposent sur ce qui les sépare, il suffit d'un peu de bon sens. Quand ils s'affrontent sur ce qui les rassemble, il faut un miracle pour ramener la paix.

— Et demain, demanda encore Dulien, que se passera-t-il demain, quand ils seront défûtés ?

— Demain, fit Dulcien songeur, demain est un autre jour. J'aimerais bien qu'ils remettent debout la chapelle du Trépas, que nous trouvions où nous reposer si nous devons repasser par le pays.

— Moi, j'aimerais bien qu'ils fassent toujours des fêtes, dit Dulien. Ça me donne envie de danser.

— Ils feront ce qu'ils voudront, conclut Dulcien, pourvu qu'il le fasse ensemble.

Et ils disparurent l'un et l'autre aussi loin qu'ils étaient venus, dans la mémoire commune de tous les gens de Jans.

In *Une semaine à la campagne* ©Éditions l'Harmattan 1998